

DE BARTLEBY AUX ÉCRIVAINS NÉGATIFS

COLLECTION ERRES ESSAIS

dirigée par Jean-François Chassay et Bertrand Gervais

Cet ouvrage a été publié grâce à une subvention de la Fédération canadienne des sciences humaines, de concert avec le Programme d'aide à l'édition savante, dont les fonds proviennent du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada.

Le Quartanier remercie de leur soutien financier le Conseil des Arts du Canada et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC).

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC.

Le Quartanier reconnaît l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour ses activités d'édition.

Diffusion au Canada : Dimedia

Diffusion en Europe : La librairie du Québec (DNM)

Le Quartanier

4418, rue Messier

Montréal (Québec) H2H 2H9

www.lequartanier.com

Maquette et mise en pages : TypoLab

Conception de la couverture : Christian Bélanger

© Patrick Tillard, 2011

© Le Quartanier, 2011

DÉPÔT LÉGAL

Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2011

Bibliothèque et Archives Canada, 2011

ISBN : 978-2-923400-79-2

Patrick Tillard

**DE BARTLEBY AUX
ÉCRIVAINS NÉGATIFS**

Une approche de la négation



Le Quartanier
COLLECTION ERRES ESSAIS

SOMMAIRE

AVANT-PROPOS	11
INTRODUCTION	17
CHAPITRE I	
Bartleby « mal de teste » de la littérature	25
CHAPITRE II	
L'effet-bartleby	69
CHAPITRE III	
La scène littéraire	157
CHAPITRE IV	
Incarner Bartleby	227
CHAPITRE V	
Robert Walser	313
CONCLUSION	427
BIBLIOGRAPHIE	437
REMERCIEMENTS	471

Les nombreuses publications et réflexions qui interrogent le rôle actuel de l'écrivain, les thèmes et l'influence de la littérature ou sa réception sont restées, dans l'ensemble, insensibles aux désaffections d'auteurs, exils pourtant insolites qui ponctuent comme autant de trous noirs l'horizon de compréhension de cette littérature. L'histoire littéraire a laissé en effet peu de place à l'expression de la négation existant en son sein.

Cette négation est pourtant un aspect primordial de son histoire – un des jalons essentiels de l'édifice Littérature –, qui doit trouver sa juste place dans le long processus de valorisation d'un langage commun. Si la démesure de cet édifice inclut les déchirements de sa propre dévalorisation et exalte la survalorisation et la glorification de son territoire, la critique littéraire à son tour omet de tenir compte du pourquoi de sa négation, du relativisme profond à l'égard de la littérature qu'implique cette négativité, de la permanence du soupçon primordial exprimé contre elle.

L'image d'une littérature dont la condition unitaire est positive et perpétuellement renaissante semble impossible à remettre en question, y compris par sa critique. Sa spécificité – être subordonnée exclusivement à sa propre positivité – est régénérée jusque dans le processus et les commentaires de sa dévalorisation, moteur de son évolution moderne. Les conséquences multiples de cette positivité n'entrent pas en résonance avec le scepticisme qui pourtant ronge l'édifice littéraire et qu'expriment, dans ses marges, les écrivains négatifs, les écrivains du refus, exilés aux confins d'un immense territoire littéraire aux mérites alourdis.

La part de la négation ainsi réduite à rien, la littérature paraît immobile comme un soleil figé. Même agité de violents soubresauts, son arrière-plan reste le même, car il est l'aboutissement inchangé du processus d'une construction qui interroge *de l'intérieur* ses propres perspectives énonciatrices comme une façon de se recommencer.

Provoquant des effets équivoques de variation dans une perspective d'ensemble, présentant des aménagements qui respectent la dynamique du *penser contre soi* sans que rien soit remis en cause, culturellement autonomisée, la littérature occidentale demeure sa propre garantie renouvelée par elle. L'impression de communauté prime en effet. La communauté littéraire, malgré ses déchirements de superficie, aspire à une parole collective dont la reconnaissance entre pairs, écrivains, critiques, éditeurs, chercheurs, détermine les discours. Cesser d'exister ou d'être présent dans ces territoires aux codes stricts, c'est avancer vers un renoncement dépourvu d'héroïsme, et atteindre la plénitude d'une négation, négation de la littérature et négation du rôle de l'écrivain. Cette négation est restée pour l'essentiel incommunicable et n'a pas amené la littérature à se dépasser par là même dans de nouvelles formes ou à explorer une poésie et une imagination capables d'élargir véritablement l'univers, comme son projet initial le supposait. Sans doute parce que les écrivains négatifs se sont détournés de toute littérature sans vouloir même penser peser sur elle, simplement parce qu'ils souhaitaient avant tout progresser *vers eux-mêmes*.

En effet, la littérature – son champ et ses espaces – se présente d'emblée de manière essentiellement positive sans réelle opposition, sans critique interne menée à terme, sans ruines à reconstruire, sans abîmes à surmonter et sans réel naufrage. La radicalité de son projet de communication s'étant émoussée, sa part créative la plus exigeante emprunte un chemin aux destinations compensatoires. Piégée par le drapeau de sa propre positivité, la littérature en vient à être pensée comme une fraction culturelle cohérente sans autre usage que celui de maintenir le statu quo social engendré par sa mutation dans la culture industrielle. Unique et véritable présence d'une aliénation renforcée, elle a pour but de maintenir non pas éveillé, mais résigné et soumis. Il est vrai que l'édifice se lézarde mais que, globalement, il tient. Dans leur irréconciliable exil, les écrivains négatifs le savent, parce que eux-mêmes constituent la marque la plus précise de la dissolution de l'édifice, le retour d'une subjectivité réelle, celle qui veut faire sa propre histoire et non la subir.

Après Rimbaud et Kafka, touchés, mais de façons différentes, par des pulsions négatives, plusieurs écrivains ont amplifié le mal et ont choisi d'être radicalement absents du panthéon littéraire à un moment particulier de leur parcours artistique. De leur négation se dégagent de troublantes formes d'absence et des agraphies irrévocables rarement déchiffrées par l'histoire littéraire, ou du moins dont les conclusions n'ont jamais été comprises dans leur extrémisme. L'objet principal de ce livre est d'étudier les postures du refus de plusieurs écrivains modernes envers l'écriture, le texte et le livre, et leur propension à la négation.

Ces écrivains négatifs sont des *bartlebys*, comme les désigne Enrique Vila-Matas dans son roman *Bartleby et compagnie*. L'alerte roman/catalogue de Vila-Matas a été le déclencheur de cette recherche. Il permet de partir à la découverte de plusieurs écrivains négatifs, d'analyser les obsessions en cours dans leurs négations et leurs refus et d'en saisir la portée dynamique dans le labyrinthe actuel de la littérature.

La figure de Bartleby est au cœur de cet essai et sa grande vitalité, nous le verrons, n'est pas simplement ponctuelle. Issu de la nouvelle de Herman Melville, le personnage de Bartleby symbolise une alliance d'oubli, de refus, de parfaite renonciation et d'absence, une attirance vers le néant dont l'expression rejoint et épouse la puissance de renoncement des écrivains négatifs. En effet, scribe, Bartleby se refuse soudain à écrire. Il répond à chaque sollicitation : « I would prefer not to » ; il s'emmure peu à peu dans le silence comme si, par une écriture niée et refusée à la fois, l'univers se dérobaient devant lui jusqu'au néant. Installé dans l'évidence du silence et de la tentation de l'oubli, apathique et indifférent, Bartleby sombre dans le labyrinthe de sa propre négation. Il meurt silencieux à la fin de la nouvelle. Avec ce Bartleby commenté par Agamben, Deleuze, Blanchot, etc., s'édifie la pertinence d'un mythe fondateur des écrivains négatifs.

À partir de Herman Melville lui-même, de cet état intérieur de l'écrivain rejeté et incompris de son vivant, et de sa figure pathétique interprétée comme une réflexion sur l'écriture, il était possible d'évaluer les raisons d'un congé de la littérature liées précisément à

son territoire. Les qualités d'un silence obstiné, la force troublante de l'immobilité, tissent des liens saisissants entre Melville et Bartleby. L'écrivain devenu en quelque sorte son personnage, Bartleby à son tour, préfigure de quelles façons les écrivains négatifs accèdent à une sorte de « vérité » intérieure dans la négation de l'écriture. Ce renoncement est d'autant plus remarquable que les bartlebys modernes sont d'authentiques écrivains et non des écrivains ratés. Leurs publications ou leurs expériences littéraires leur ont valu les éloges ou la reconnaissance de leurs pairs. Les stratégies de l'écriture et le processus créatif leur sont familiers. Tout comme le Bartleby de Melville, aidés de leur refus et de leur volonté d'absence, ils ont cessé d'écrire ou bien délaissé les contraintes et les valeurs propres à la littérature, parce que celles-ci leur apparaissaient comme un repoussoir.

Afin de cerner la dimension esthétique de ces écrivains du refus, sortes de fantômes de la littérature contemporaine, il a fallu discerner selon quels critères leurs attitudes prolongent l'ombre du *Bartleby the Scrivener* de Melville dans cette même littérature et comment les bartlebys invoquent un imaginaire tourné vers l'inspiration et ayant renoncé aux formes. En fait, il s'agirait pour eux de rappeler le versant oublié d'une écriture intrinsèquement porteuse d'espérance devant le manque d'issues constaté, et de concrétiser par l'indifférence ou l'oubli le caractère d'échec qu'ils confèrent à la littérature face à la vie.

Dans ce processus, l'histoire littéraire est, elle aussi, concernée ; elle montre en effet la constitution d'un processus interne de dévalorisation qui semble un des thèmes et un des ressorts narratifs de la littérature des deux derniers siècles. Cette dévalorisation est porteuse de tensions négatives intenses qui ne sont pas sans répercussions sur le renoncement de ces écrivains du refus. La fonction d'auteur puis l'image de l'écrivain se sont déportées vers une représentation et un rôle éloignés de leurs propres présupposés. Sans répliques visibles, les attitudes contemporaines de cette représentation ont fait leurs l'imposture ou la comédie de la modestie avec leurs variantes fortement publicisées. L'image de l'écrivain exprime ainsi le besoin contraint d'un exil forcé vers l'image, vers l'écran,

vers la consommation. Image perdue dans la valeur d'échange, posture sans aucune grandeur devenue objet de consommation médiatisée, porteur d'une parole bavarde et sans but, transformé banalement en ce « lèche-bottes » que Robert Walser discernait dans les écrivains de son temps, l'écrivain actuel met également à mal l'affirmation ou la réaffirmation d'une véritable éthique de la création en littérature.

Cette étude distingue au centre des pulsions négatives plusieurs formes de l'absence propres aux écrivains négatifs analysés. Les attentes muettes des écrivains négatifs par rapport à la littérature et à l'écriture peuvent se lire dans leurs modes de confrontation, ainsi leur attente d'une écriture préoccupée de sens qui pourrait remédier à leur propre déchirement semble primordiale. L'analyse de leurs œuvres fait apparaître les tourments des créateurs littéraires que sont Herman Melville, Magloire-Saint-Aude, Jean-Pierre Issenhuth, Colette Peignot, dite Laure, Paul Nougé et Macedonio Fernández.

Bien sûr, il aurait été étrange de ne pas trouver, parmi ses pairs, l'écrivain suisse Robert Walser (1878–1956). Celui-ci mérite une place de choix parmi ces écrivains. Les quelques pages qui lui sont consacrées dans cet essai sont un trop mince hommage. Son exil indéniable de la littérature est parfaitement lisible dans les traductions récentes de plusieurs de ses œuvres en français. L'édition de travaux critiques majeurs attribue enfin à Walser sa véritable place dans le processus complexe et toujours clairement individualisé de la négation de la littérature et du questionnement de l'écriture. La vaste contrée du refus qu'il a longtemps parcourue, anonyme et peu corrompible malgré quelques approches institutionnelles ou amicales, ce territoire interrogé de longues années, permet d'approcher les motivations du silence de l'écrivain suisse. Son silence de vingt-trois ans dans un asile, son étonnante spécificité littéraire, son rapport au vécu, l'utilisation de la glose comme ressort narratif, sa conception de la promenade, la création de son territoire du crayon et l'écriture de ses microgrammes constituent un espace de négation particulièrement riche, une forme novatrice de la clandestinité et du renoncement à la littérature qui illustre parfaitement la portée du renoncement et l'exil des écrivains négatifs.

INTRODUCTION

*L'espace d'un éclair, on crut voir s'entrouvrir l'abîme
d'indifférente docilité, de non-résistance sur lequel
vogue, les yeux fermés, la littérature de ce temps.*

JULIEN GRACQ

La littérature à l'estomac

Le territoire littéraire contemporain semble toujours aller de soi. Adossé à une vaste entreprise de célébration et même d'autocélébration, il fixe pour l'éternité une place indétronable : sa propre place que rien ne paraît à même de bouleverser. Cette place est un enclos fermé avec ses logiques de fonctionnement, ses lois et ses esthétiques qui contribuent à resserrer les rangs autour d'un enjeu essentiel : celui de la pure maîtrise d'une présence, par ailleurs examinée mais rarement maltraitée. Dans ce lieu efficacement délimité, le pire est inconcevable : la littérature ne peut y être totalement et radicalement niée et chaque signe d'alerte se métamorphose en un signe de contestation rapidement intégré à l'ensemble. Ce procédé comprime les ressources de l'écriture. Il prend la forme d'une expression tautologique qui se contente de redoubler, voire de répéter, les pouvoirs attribués une fois pour toutes à la littérature.

Il existe pourtant dans ce paysage autojustifié des hommes et des femmes qui tournent leur subjectivité vers quelque chose de non narratif, de non discursif, et qui tentent d'effacer leur rôle d'écrivain et de s'effacer tout simplement à cause des défaillances du langage qu'ils ont constatées. Un vide et un renoncement, qui relèvent du refus et de l'affirmation d'un choix de vie, bâtissent une absence et

un silence porteurs d'une vérité qui signale beaucoup plus que l'habituelle ambiguïté du langage. Il existe en effet des écrivains reconnus par leurs pairs, adoptés par l'institution littéraire, qui disparaissent volontairement du monde de la littérature, des écrivains qui désertent son territoire, qui tentent de s'y rendre invisibles et dont la force inédite réside dans une volonté obstinée d'absence de l'espace littéraire, comme J.D. Salinger, décédé en 2010. Dans l'immense positivité qui caractérise l'image institutionnelle de la littérature, c'est là une forme d'innovation parfaitement négative qui obéit à des considérations inattendues, et où le caractère apologétique qu'elle véhicule est alors vécu comme un effondrement de l'écriture et de sa symbolique. La négation ainsi manifestée outrepassa le caractère esthétique *pour lui-même* d'un simple jeu culturel, et la littérature, devenue l'expression lancinante de son propre adieu, est sommée brutalement de changer de nature; simultanément, les écrivains négatifs interpellent les représentations et la réalité de l'écrivain contemporain. Leur refus signifie que celui-ci doit disparaître pour sauver sa part d'irréductibilité en tant qu'homme.

Des écrivains qui, en toute conscience de leur geste, refusent d'écrire sont plus qu'un simple paradoxe. Ils affirment au sein de la littérature la clandestinité d'une désaffection taraudante. Ils creusent et parfois prolifèrent sans que la littérature puisse toujours récupérer la charge amoindrie de leur négation. Leur existence négative fait de la plupart d'entre eux des clandestins des lettres. Ils ont aspiré de toutes leurs fibres spirituelles et psychologiques à l'écriture et ils ont vécu de l'intérieur l'influence des domaines où elle s'exerce. Puis, ils s'en sont soustraits. Ils ont préféré rejoindre l'anonymat ou choisi de s'isoler, entourés des deux piliers de l'absence, le silence et le refus. Ce faisant, ils ont renoncé à ce territoire des lettres, insupportable et injuste, qui les fatiguait ou les décevait. Ces clandestins, ce sont les écrivains du refus, les écrivains négatifs, tous compagnons de route de Bartleby, le personnage de Herman Melville, selon la typologie de Enrique Vila-Matas¹.

1. Enrique Vila-Matas, *Bartleby et compagnie*, traduit de l'espagnol par Éric Beaumatin, Paris, Christian Bourgois éditeur, 2002, 220 p.

Les écrivains négatifs quittent le domaine de la parole, se détournent du langage, mais leur silence est lourd de significations. Il délimite les raisons de leur refus précisément dans la littérature et dans l'écriture. Et c'est peut-être en raison de l'extrême radicalité de leur scission et aussi à cause de tout ce qu'elle cristallise de nostalgie envers ces deux raisons de vivre que constituaient pour eux littérature et écriture qu'ils continuent à demeurer pour la critique dans le cercle magique des écrivains. Cependant, leur négation, si elle articule absence, refus et silence, met l'accent sur la paralysie et les fractures internes de la littérature et sur les contradictions et les inaptitudes qui façonnent ses propres ténèbres, par définition impénétrables. Plutôt être agraphe que de continuer à se raconter pour rien, plutôt choisir le silence que de « gagner sa croûte » en vulgaire copiste de la vie authentique.

Une figure tutélaire éclaire les écrivains négatifs. C'est celle de Bartleby, le scribe de Herman Melville. Ce personnage énigmatique et l'univers subjectif de sa création permettent d'établir des repères, des points de fixation. Ils n'ont de cesse d'interpeller la littérature et l'écriture dans la recherche des forces et des tensions particulières à une figure de la négation littéraire, propre à éclairer ce qui accompagne les écrivains négatifs. Lumineuse, cette figure a la capacité de ne pas se détourner de quelques questions majeures pour la littérature contemporaine. Ainsi, le regard qu'elle pose ne dévie pas, mais au contraire *touche* et parfois brûle. Elle s'hybride alors entre fiction et réalité. Elle passe alternativement de Bartleby aux vies sensibles des écrivains négatifs, et démontre qu'aucun ne mène une guerre séparée, mais que le personnage et les écrivains progressent du même pas vers un même exil.

Le personnage de Bartleby de Melville symbolise une alliance d'oubli, de refus, de parfaite renonciation et d'absence, une attitude vers le néant dont l'expression rejoint celle des écrivains négatifs à travers l'expérience vécue de Melville, celle d'une littérature qui justifie la plus grande méfiance, car trop semblable à un monde perdu.

En suivant la trace de ce que peut être un écrivain tenté par la négation, depuis la nouvelle de Herman Melville jusqu'à son

actualisation en tant que figure pleine, autonome bien sûr et renouvelée, dans et par le roman de Enrique Vila-Matas, *Bartleby et compagnie*, notre étude propose une liste subjective, il est vrai, de quelques écrivains négatifs et dresse un inventaire des circonstances de leurs retraits. Subjectif à moitié, le monde de la négation en littérature ne se réduit pas à la république des lettres ou à la littérature espagnole ou latino-américaine, mais concerne aussi les Antilles, les États-Unis, le Québec, et il y a fort à parier que chaque culture produit ses écrivains du refus et ses zélateurs de l'absence. Nous regrettons de ne pas avoir pu accorder plus d'importance aux femmes, mais cela n'a pas empêché Colette Peignot de s'installer parmi les écrivains que nous aborderons comme une évidence. Chaque bartleby ainsi identifié a été choisi pour son aura poétique, l'expression particulière de sa diversité, son mystère.

Fernando Pessoa, Paul Nougé, Jean-Pierre Issenhuth, Laure (Colette Peignot), J.D Salinger, Macedonio Fernández, Robert Walser, ou même Herman Melville, parcourent cette analyse de la négation en littérature. Points de non-retour, échappées de toute littérarité, indifférences, il existe plusieurs façons de s'effacer de la littérature, puisque chaque refus est enserré dans des déterminations empiriques singulières. La diversité des motivations mais aussi les critères de leurs inspirations n'excluent pas que des tensions du refus naissent un secret partagé et la dimension d'une prise de conscience commune détachée de la seule emprise esthétique. Les modalités du repli, de l'évitement, de la métamorphose, l'attrait d'une poésie de l'extinction ou une respiration libre dans les seules régions inférieures pourraient bien être les prémisses d'une parole naissante, inconnue, mais chargée d'un appétit inextinguible pour tout autre chose qu'une parole entravée par une littérature industrielle et des mots vidés de leur sens.

Poursuivre le chemin tracé par le livre de Vila-Matas, c'est être confronté à une codification et à une typologie singulièrement intrigantes des écrivains négatifs. Il n'est pas dépourvu d'intérêt de sonder les conséquences d'un possible effet-bartleby dans la littérature contemporaine puisque la littérature elle-même épouse quelques-uns des thèmes de la négation. Dans ce sens, l'œuvre de Vila-Matas

paraît un point d'observation avancé bien situé, un excellent promontoire qui permet de mesurer la force des vents contraires et les vortex engendrés par les bartlebys. Parallèlement, la reprise par Perec, dans *Un homme qui dort*, de la thématique du Bartleby de Melville fait apparaître l'irréversibilité de la dénaturation de sa puissance, une expansion parcellaire au détriment de son unité. Bartleby mute ainsi en une simple instrumentation littéraire qui n'a rien de neutre mais qui corrige et reconstitue un reflet vague et infidèle de sa vérité. Mutilé en homme qui dort, hommage partiel, Bartleby reprend le chemin des lettres qu'il s'apprêtait à quitter.

La littérature a sans doute sa propre part de responsabilité dans les déterminations des bartlebys à renoncer à elle. Le malentendu entretenu par la littérature sur elle-même et l'histoire, la subjectivité, la mémoire, la représentation, etc., l'équivoque sur sa nature problématique ont cédé le pas aux formes discursives de la dévalorisation comme autoreproduction. Simultanément, elle entretient le mythe d'une émancipation dont elle ne se soucie guère et, lorsqu'elle interroge sa validité, son principe même n'est pas remis en cause et le mythe omniprésent et sous-jacent de la « littérature absolue » la fait entrer dans un champ de vérité totalement irréfutable. L'effondrement, l'adieu, le déni, comme possibles éléments d'une dialectique radicale d'une remise en cause sont sollicités comme éléments d'adhésion à un discours positif. Les écrivains négatifs désignent en cela une des causes premières de leur désaffection.

En dissolution immédiate dans le je fragmenté de la perte et de la séparation, l'écrivain moderne avance avec sa création en sautoir, l'œil rivé sur les écrans télévisuels ; il prolonge cette reconnaissance publique par une fausse modestie ou erre, cerné par les trompettes de la renommée, mais toujours en butte au jeu nihiliste de la célébrité et de sa dévalorisation en spectacle pathétique. C'est maintenant au tour de l'écrivain, valeur positive officielle, de se contempler lui-même dans sa célébrité d'un jour. Avec les méandres de la mise en représentation, les écrivains contemporains ressemblent à une petite armée d'enfants perdus dans la consommation à tous crins où ils sont liés à l'entretien de l'état de soumission générale véhiculé par une culture marchande. L'image édifiante et mystificatrice

du *paraître* piège l'écrivain qui accepte son état culturel : le risque de l'imposture (par rapport à soi, par rapport au monde) devient immédiat, permanent. Le constat d'un déshéritage, par exemple autour de la notion d'auteur, les risques de l'usurpation d'une place nettement dévalorisée par rapport à son mythe toujours très présent, ne peuvent plus être ignorés par quiconque se soucie d'écriture et de langage. La recherche de reconnaissance, sentiment qui prévaut absolument dans le cas des écrivains, s'entoure d'une certaine aura due à la garantie de valeur de l'œuvre, alliée elle-même à l'obtention d'un prestige social. Ces deux critères, prestige et aura de l'œuvre, reposent sur un imaginaire qui, nous suggèrent les écrivains négatifs, s'appuie sur les piliers d'une église désaffectée : l'idée d'une littérature noble, émancipatrice et pour cette raison parfaitement cohérente avec ses thèmes relève dans ce monde de la fausse conscience. En effet, la culture industrielle désavoue sans cesse ce rêve trop parfait à partir de la consommation d'une littérature qui ne dit rien d'outrancier. Ses impacts, le déploiement de la littérature industrielle contemporaine et les conditions d'apparition – sociales et économiques notamment, mais aussi historiques et idéologiques – de la création littéraire telle que l'entrevoient, plus ou moins instinctivement, certains écrivains négatifs permettent de mieux comprendre l'irréductibilité des déterminations et de la négation des écrivains négatifs. Pour les écrivains négatifs, irréductibilité, silence obstiné, modestie des moyens mis en œuvre font la preuve d'une redoutable efficacité pour concrétiser un effacement et un renoncement inexorables. Pourtant, il ne sera pas question de combat au sens traditionnel du terme. Les écrivains négatifs refusent l'affrontement. Ils s'effacent et désertent pour survivre pour eux-mêmes. Les raisons de leur silence réduisent les tentatives d'interprétation mais ne les circonviennent pas tout à fait. En elles, la lecture d'une menace, la pensée d'une clandestinité et la tentation de l'oubli se lisent comme les étapes d'une stratégie du renoncement.

C'est peut-être le parcours de Robert Walser qui symbolise au mieux cette inquiétude négative qui prend les formes du silence et du refus devant tous les lieux où la conscience devient parasitaire et où les écrivains s'égarer, puis se perdent. Inquiétude pratique,

sans partage possible et dont on ne se défait plus. La longue route vers le renoncement de l'écrivain suisse a moissonné de curieux territoires. Aussi le dernier chapitre de ce livre s'attachera-t-il particulièrement à comprendre les motivations de son silence et quelques aspects majeurs de sa disparition progressive, de son effacement, dans les œuvres qu'il nous a laissées.

Dans ces œuvres indissociables des événements de sa vie, on peut lire l'ampleur de sa nostalgie de ce qu'aurait pu être l'écriture, autant de jalons vers la dissolution personnelle avec comme références centrales, obsessives, la fascination de l'écriture et le constat de l'épuisement de la littérature.